

INTRODUCTION

Mes entretiens avec le général de Gaulle, personne ne les a encore jamais lus. Sinon les secrétaires qui les dactylographiaient et dans la discrétion desquelles j'avais une confiance absolue. Le Général ignorait leur existence. C'était mon jardin secret. Pendant des années, je ne les ai pas relus. Ils étaient là, avec d'autres papiers personnels dans un coffre-fort, m'offrant la garantie que, s'il fallait un jour raconter, ils me seraient une aide précieuse.

Puis est venu le temps de la rédaction de mes *Mémoires*. J'ai rouvert la chemise qui les contenait : un dossier jaune à élastiques dont s'est échappé tout ce qu'ils ne disaient pas. Le face-à-face dans le bureau de l'Élysée ; un froncement de sourcil caractéristique d'une irritation ; une intonation parfois sèche ; une attention soutenue jamais encombrée par une prise de notes. Je me suis rabattu sur leurs informations, toujours ou presque retenu de les citer intégralement : je n'étais plus tout à fait l'homme qui les avait écrits, et c'est à celui-ci que je souhaitais laisser la parole. Pour le reste, on verrait plus tard. Mais je n'étais pas dupe. Ces papiers, je les utilisais pour me rafraîchir la mémoire, alors qu'ils étaient la clé des moments forts de ma vie politique.

Une dernière raison est intervenue dans ma décision d'accepter aujourd'hui une publication : le nombre d'années écoulées depuis la mort du Général. Mais, me rétorquera-t-on, vous êtes, vous, toujours vivant ! A quoi il me serait aisé de répondre que, depuis ma retraite des affaires publiques, je suis comme un mort-vivant. Je me borne à regarder et à essayer de comprendre. Voilà qui laisse le temps de la réflexion et de la maturation des souvenirs. Nous vivons des temps que l'on appelle, dans les discours officiels, difficiles. Comme s'il y avait, pour ceux auxquels le destin confie le sort d'une nation qui se veut une puissance aux intérêts mondiaux, des temps faciles. Il est vrai qu'à la période dite de « guerre froide » a succédé une autre forme de guerre à laquelle nos dirigeants n'ont commencé à s'intéresser qu'à dater du jour où ils ont vu des chômeurs, la « guerre économique ». Alors les temps ont paru difficiles... En fait, ils n'ont jamais cessé de l'être.

Les temps que le Général a vécus ont été, pour notre pays, des temps difficiles. Et je ne parle pas seulement de la guerre d'Algérie qui fut, pour lui déjà recru d'épreuves, un temps dont l'amertume ne pouvait que laisser des traces dans son esprit, quelque fort qu'il fût. L'époque qui suivit fut, elle aussi, agitée, compliquée à comprendre et à diriger. Il aura fallu des années pour prendre la juste mesure du message du Général et du gaullisme, ce mélange d'autorité et de respect de la légitimité populaire qui demeure, à mes yeux, le principe de la démocratie. Puissent les notes que je livre ici contribuer à mieux faire comprendre ce pour quoi nous avons combattu ; cette certaine idée de la France que nous avons essayé de traduire en actes.

Qu'on ne se méprenne pas. Ces entretiens m'étaient

destinés. Je ne les ai à aucun moment rédigés en ayant à l'idée qu'ils seraient un jour susceptibles d'avoir des lecteurs. C'est probablement ce qui explique de ma part leur totale franchise. Après le départ de Geoffroy de Courcel, gaulliste des premiers instants, comme ambassadeur à Londres en 1962, j'étais l'un de ses rares collaborateurs à parler librement au Général. J'avais connu le général de Gaulle à la Libération ; j'avais marqué mon refus de la IV^e République. Dans son scepticisme à l'égard des hommes, il y avait des exceptions et je crois pouvoir dire que j'étais de celles-là : lui qui accordait à la fidélité une importance cardinale n'a jamais pris la mienne en défaut. Voilà qui me créait un devoir : lui dire toujours le fond de ma pensée, et ce même — et surtout — si nous divergions. Je partageais ses vues sur l'essentiel : l'indépendance de la France ; je n'étais pas toujours d'accord avec lui sur les moyens d'y parvenir. S'il ne tolérait pas d'être contredit en public, pas davantage par moi que par tout autre¹, en revanche, le Général me savait gré de la franchise qui régissait nos rapports privés. Parmi ses proches collaborateurs, beaucoup étaient de jeunes gens de grande valeur mais, paralysés par la stature historique du personnage, souvent décontenancés par son style, ils n'osaient le contredire. Mon rôle, selon moi, était aussi de déjouer ce silence, et de présenter au Général non les choses telles qu'il aurait aimé qu'elles fussent mais telles qu'elles étaient. Et ce n'était pas toujours aisé...

J'ai, bien entendu, vu et discuté avec le Général à de

1. Voir sur ce point le chapitre « Le général de Gaulle ou la grandeur de la France » dans mes *Mémoires* dont le titre général est d'Odile Rudelle, *Trois Républiques pour une France*, Albin Michel, 1984, t. I, pp. 54-55.

multiples reprises entre 1944 et 1962. Mais ce que j'appelle « entretiens » est d'une nature particulière : il s'agit de rencontres préparées, celles que je sollicitais ou que le Général provoquait, ayant à l'esprit des choses précises à me dire ou à voir avec moi. Ce sont donc de simples « conversations » que les premiers contacts à Laval le 22 août 1944 ; les échanges de vues des jours suivants alors que je l'accompagnais seul au Mans puis à Chartres. En revanche, c'est à des entretiens que je fus convié dans son bureau de la rue Saint-Dominique, qu'il s'agisse de la réforme de l'État, de la Constitution ou de la nouvelle carte des départements. Pourquoi n'ai-je pas alors pris des notes ? Pourquoi ai-je attendu le début des années soixante ?

Plusieurs raisons à cela. D'abord ma bonne mémoire. Convaincu, face au Général, d'être devant une figure historique, je me suis fait confiance. Je savais devoir me rappeler à la fois les circonstances et la teneur des paroles échangées. Ai-je eu tort ? A ma décharge, nos plus fréquentes rencontres se situaient dans des temps de combat. Absorbé par la lutte à mener, je n'avais ni la distance ni la paix nécessaires à l'écriture. Plus exactement, je ne les cherchais pas : mon tempérament me portait à l'action ; les difficultés rencontrées exigeaient que je m'y dévoue entièrement. J'explique plus loin ce qui m'a conduit à prendre des notes à la suite d'une conversation avec le Général sur l'Algérie au printemps 1961. Pourquoi ai-je éprouvé le besoin de continuer ? Malraux, dans *Les Chênes qu'on abat*, a évoqué une démarche qui n'était pas la sienne : « Voltaire eût recréé ses conversations avec Frédéric, Thierry d'Argenlieu n'eût pas recréé les siennes avec le général de Gaulle. Pour qu'un entretien pût exister jadis, il eût été

nécessaire que le rapporteur ne fût pas tenu pour négligeable ; qu'il s'agît d'un entretien non d'une audience ; que celui qui le rapportait fût capable de le recréer. » Je ne suis ni Voltaire ni Thierry d'Argenlieu mais un homme d'action nourri de lettres. A chaque fois qu'à la suite d'un entretien avec le Général, j'ai, immédiatement ou quelques jours plus tard, éprouvé le besoin de conserver une trace, c'est toujours parce que des choses importantes, à mes yeux, avaient été dites. Ai-je su « recréer » ? En tout cas, j'ai voulu rendre compte, le plus exactement, le plus honnêtement possible de notre échange.

J'ai ici adopté le parti de la publication intégrale. Je n'ai modifié que des points de détail, changeant un mot répété ; passant au style direct certaines de mes interventions. Lecteur oblige... Mais aucun propos n'a été altéré ou retiré. Il m'arrive de me contredire, rarement il est vrai. Il m'aurait été facile de rectifier ; de privilégier une version par rapport à une autre. J'ai choisi de ne pas le faire : la parole était à celui que j'avais été, dans sa vérité comme dans ses erreurs.